

Le cœur dans une boîte en carton

Roman-grotesque

Extraits

Qui a levé le rideau si hâtivement ?

La chambre donnait sur un grand jardin. Les rayons du soleil passaient par la fenêtre ouverte et projetait des taches ludiques sur les murs. Les abeilles bourdonnaient dans l'air, les oiseaux gazouillaient gaiement sur les branches des arbres. C'était une chaude matinée de printemps.

A cette heure sereine, quand les graines cachées dans la terre éclataient et les fourmis agiles couraient autour de chaque caillou, quand les portes routières des maisons commençaient à grincer et les rues devenaient de plus en plus fréquentées - notre héros montra son nez de dessous l'édreton couleur de cerises, a ouvert pour un instant son œil, puis l'a refermé à nouveau. Après être resté ainsi pendant un certain temps sans même respirer, il secoua son lit d'un coup de pied inattendu, rejeta l'édreton en arrière et se leva. En un mot, il s'est réveillé comme se réveille un homme qui se souvient qu'il a dû se lever plus tôt parce qu'il avait du travail à faire.

Suivons maintenant l'exemple de Victor Hugo et laissons notre héros se laver, s'habiller et prendre son petit déjeuner, et en attendant, asseyons-nous devant la grande table à écrire dans sa chambre et voyons ce qu'il y a dessus. Nous ne toucherons à rien, nous ne fouillerons pas dans les tiroirs comme le font les invités curieux. Nous n'y jetterons qu'un coup d'œil rapide et, à la rigueur, nous pourrions innocemment feuilleter l'épais dictionnaire de Larousse - disons à la lettre B - où nous apprendrons quelques détails utiles sur la Bastille, le Bouddha, la station balnéaire de Biarritz ou le père du sel de Bertholite, Claude Louis Berthollet. Sinon, ce serait trop indécent si, dès le début de notre roman, nous nous jetons sur un homme en sous-vêtements et commençons à le décrire : il était tel et tel. Dieu nous en préserve ! Cet homme est donc le protagoniste du roman et mérite d'être examiné dans sa tenue complète.

Nous considérerons d'abord le mince cadre doré posé sur la table, derrière le verre duquel souriait le portrait en brome d'une jeune fille aux longs yeux et à la petite bouche entrouverte. Tout le monde a vu de tels portraits derrière les fenêtres des studios de photographie, mais une seule fille sur terre avait de tels yeux, et son image brillait maintenant dans la brume ensoleillée de la pièce, enfermée dans un cadre comme une fleur dans un dossier d'herbier. À côté du portrait de la jeune fille inconnue, qui vivait peut-être dans la même maison, ou peut-être à l'autre bout du monde, s'étaient des livres : des recueils de poèmes, des romans, des dictionnaires, et, enfin, quelque manuel d'art verbal. Plus loin, à côté du paquet de cigarettes ouvert, se trouvait un crâne en plâtre déchiqueté contenant un morceau de chewing-gum, quelques épingles et un timbre-poste détruit. Voici l'encrier - lourd, en verre, avec deux gobelets globulaires. Dans une tasse, de l'encre violette étincelait d'un éclat métallique vert, l'autre était vide et au fond de celle-ci roulait une mouche flétrie qui était probablement morte l'été dernier, car la saison des mouches n'était pas encore arrivée.

D'un compartiment de première classe de la voiture rutilante marquée "Istanbul-Paris-Calais" descend un grand jeune homme pâle, avec un pardessus jeté sur son bras gauche et une mallette dans son bras droit. Ses yeux papillonnent avec anxiété, ses lèvres sont sèches et comprimées, mais il parvient à se donner un air audacieusement sûr de lui. Il se lance à la suite des autres passagers, débouche sur la large cour pavée de la gare, et s'arrête un instant sur le trottoir, au milieu de la foule. Des milliers d'éclats et de bruits le saisissent et le font tourner dans une sorte de murmure qui lui obstrue la gorge. Depuis les fenêtres des

immeubles d'en face, depuis les tables des cafés qui brillent en ce matin clair, le soleil rit et accueille sa première arrivée à Paris. Valerian Plamenov est enfin à Paris ! Les innombrables klaxons de voitures, le fracas des camions, le bruit joyeux de l'immense ville qui se réveille, tout était prêt à se présenter à lui comme il l'avait vu dans ses meilleurs rêves. Oui, c'est exactement comme cela qu'il avait imaginé sa première arrivée dans cette ville de ses rêves.

- Circulez, s'il vous plaît ! - Un garde se tient à côté de lui et le désigne. Notre héros sursaute, monte dans le premier taxi et dit : - Rivoli, Hôtel-des-Américains.

La voiture tourne devant la jetée. Le poète s'adosse confortablement, allume une cigarette et peu à peu son calme revient. Il commence à regarder la ville. Parallèlement au taxi circule un tramway avec un gros numéro orange 19. Il regarde les indications : le Gare de Lyon... la Chambre de Députés... la Place de la Concorde... l'Avenue Henri Martin...

Alors, voilà - Paris, l'hémicycle, la place de la Concorde, à laquelle on accède par ce vieux tramway... Le tramway reste en arrière et à droite, on voit le fleuve, les bouquinistes et au-delà - la masse grise de Notre Dame.

Dix minutes plus tard, au comptoir de l'hôtel, le directeur tient le passeport du nouveau client dans sa main, salue et répète :

- M. Plamenoff - oui, oui, Monsieur ! Nous sommes avertis ! On vous attendait ! Votre appartement est prêt. Oui, oui, Monsieur !

Un ascenseur transporte M. Plamenov avec sa mallette et son pardessus au troisième étage, dans son appartement composé d'une chambre, d'un bureau et d'une salle de bains.

Une heure plus tard, Plamenov, dans la voiture de l'hôtel, est arrivé à la Harrow & Co. Banque et a retiré avec chèque les cinq mille premiers francs de son compte. Lorsque les gros billets violets entrent dans son portefeuille, Valerian Plamenov ressent soudain une poussée de force, de confiance en soi et de courage. Il demande à voix haute et autoritairement au chauffeur de retourner à l'hôtel. Il finit par s'assurer qu'il connaît aussi bien la langue et les manières de cette vie que les locaux. N'a-t-il pas lu tout Maupassant et Proust en version originale ? N'avait-il pas traduit une anthologie de vers français, et ses propres vers ne portaient-ils pas ici et là une devise de Rimbaud et de Paul Valéry... Et maintenant, en avant ! Il a également dû s'assimiler extérieurement à cette culture étrangère. Et tout d'abord, bien sûr, la tenue. Puis il plongera dans Paris !

Le soir, à l'hôtel, au nom de Mr. Plamenov arrivent plusieurs colis énormes de la maison de vêtements pour hommes, contenant un magnifique costume anglais, un smoking, un pardessus, et tout ce qui est nécessaire à un client de l'Hôtel des Américains. Et sur la table de chevet reposent deux cartes du *Service d'Ottocar : Paris en trois jours et Paris-nuit*.

-

15 heures. La ville fond sous la pluie ardente d'un soleil fou. Un autocar bleu brillant du Service Ottocar de Paris descend l'avenue de l'Opéra en direction de Port-Royal, puis de l'autre côté de la Seine. Comme un fantôme insaisissable, la voiture bleue flotte sur l'océan chaud de la ville sans fin. Elle se fond au Panthéon, descend par le Luxembourg, s'arrête au tombeau de Napoléon. On la voit sous les arches de l'Eiffel. On la voit descendre au Trocadéro. Après quelques minutes, l'autocar s'arrête devant l'entrée principale du Louvre. Dans les salles calmes de l'immense bâtiment, il y a une lumière douce et une fraîcheur. Les rares visiteurs à cette heure s'assoient sur les canapés et contemplent en silence. Soudain, un claquement se fait entendre au loin, à l'arrière, puis plus clair et plus discordant, comme le cri d'une invasion soudaine. Le parquet craque sous les nombreux pieds, et rapidement, comme un troupeau entraîné, les occupants de la voiture bleue se mettent en route. Ils passent presque au pas de course d'un hall à l'autre sans s'arrêter nulle part. Le guide énumère sans cesse des noms de tableaux et d'artistes, en pointant du doigt les immenses panneaux sur les murs de chaque côté. Les têtes se tournent tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite, les yeux suivent

davantage la bouche du guide, cherchant à saisir ses mots. Certains tardent à revenir, le guide revient et les récupère - et ils passent.

Valerian Plamenov marche parmi les autres, hébété et silencieux. Il n'entend plus rien, ne comprend plus rien. Tout se balance et se mélange sous ses yeux - statues, médaillons, peintures - un nuage rose. Soudain, devant un portrait, qui scintille sur sa droite, il s'arrête engourdi. Le troupeau passe avec fracas en avant, s'enfonce dans une autre salle - mais il reste debout. Il ne peut détacher ses yeux de ce visage qui le regarde par-dessus le large col de dentelle et de ces bras croisés, fleuris de lys, étonnants. A bout de souffle, il s'approche du garde et lui demande. Le vieil homme caresse sa moustache tombante et répond calmement :

- Le portrait d'Anne d'Autriche par Rubens.

Anne d'Autriche ...

Il sait donc que ce doux ovale ovoïde, ces longs yeux en amande, ce sont les yeux du cadre doré de sa table ! Bon Dieu ! Il a des hallucinations ou il est fou ! Anne d'Autriche ...

Traduction: Gloria Hantova